

plication à son mari ! Cette idée l'amena tout naturellement à chercher dans sa poche le billet de Mme Benoit. Il y remarqua un mot qui lui avait échappé à la première lecture : "Votre femme et votre argent !" En vérité, c'était bien d'argent qu'il s'agissait ! Comme si l'argent était quelque chose pour celui qui voit crouler tout le bonheur de sa vie ! Qu'il importe une misérable somme à celui qui a perdu ce qu'on ne saurait acheter à aucun prix ! "Votre femme et votre argent !" Cela ressemblait à la lugubre plaisanterie des cours d'assises qui condamnent un homme à la peine de mort et aux frais du procès ! Gaston s'imagina, bien à tort, que sa belle-mère n'avait écrit ce mot que pour lui rappeler la position modeste dont elle l'avait tiré, et sa dignité ombrageuse en fut révoltée. A force de relire ce malheureux billet, il se persuada que ce serait une honte de partir pour Paris sans qu'on ait s'il courait après sa femme ou après son argent, et il résolut de rester à Arlange tant que Lucile ne lui aurait pas écrit.

Cette décision l'entraîna dans une dépense desprit et d'amabilité qu'il n'avait pas prévue. La nouvelle du départ de la marquise s'était répandue avec une vitesse électrique, et comme on n'avait jamais oui dire, à quatre lieues à la ronde, qu'un bal de noces eût fini de la sorte, tous ceux qui avaient dîné, ou simplement dansé à la forge y coururent en toute hâte sous le prétexte naturel d'une visite de digestion. Le marquis fut tête à tête à cette armée de curieux, de façon à prouver aux plus difficiles qu'il était homme du monde lorsqu'il en avait le temps. Durant une semaine, la maison ne desespait pas, et il ne témoigna nul ennui de passer moitié du jour au salon. Cette petite foule altérée de scandale fut stupéfaite de son air tranquille, de sa voix naturelle, de sa figure heureuse et souriante. Il raconta à qui voulut l'entendre que, depuis plus de quinze jours, Mme Benoit avait à Paris des affaires urgentes qui réclamaient sa présence et celle de sa fille, qu'en bonne mère, elle n'avait pas voulu retarder pour cela le mariage de Lucile ; qu'en sage administrateur, elle avait voulu laisser un homme sûr à la tête de la forge ; qu'en gracieuse maîtresse de la maison, elle n'avait pas gêné ses invités par l'annonce d'un si prochain départ. Si quelqu'un prenait un visage de condoléance et semblait plaindre les victimes d'une séparation si intempestive, Gaston s'empressait de rassurer cette bonne âme en lui apprenant que sous peu de jours le mari, la femme et la belle-mère seraient définitivement réunis. Non content de tromper les curieux et les malveillants, il prit la peine de les charmer. Il déploya en leur faveur ses grâces naturelles et acquises ; il s'installa dans le cœur de toutes les femmes et dans l'estime de tous les hommes ; il approuva tous les ridicules, il donna tête baissée dans tous les préjugés ; il ferma si savamment son auditoire, qu'il fit la conquête de tout le canton : cela peut arriver au plus honnête homme. Le premier résultat de cette comédie fut de lui donner cent cinquante amis intimes ; le second fut de persuader à tout le monde que son récit était la pure vérité.

La vérité, la voici. Après le bal, Lucile, le cœur serré par une joie inquiète, suivit sa mère dans son appartement. A peine entrée, Mme Benoit la dépouilla, en un tour de main, de sa robe blanche, l'enveloppa dans un peignoir épais et lui jeta un châle sur les épaules, tandis que Julie remplissait les souliers de satin par une paire de bottines. Sans lui donner le temps de s'étonner de cette toilette, sa mère lui dit vivement, tout en changeant de robe :

— Ma belle chérie, Gaston s'est rendu à mes prières ; nous partons pour Paris à l'instant.

— Déjà ! Il ne m'en a pas encore parlé !

— C'est une surprise qu'il te menaçait, chère enfant, car, au fond, tu regrettais bien un peu de ne pas voir ce beau Paris !

— Non, maman.

— Tu le regrettais, ma fille ; je te connais mieux que toi-même."

On frappa discrètement à la porte. Mme Benoit tressailla.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Madame, répondit la voix de Pierre, la berline de madame est attelée."

La veuve entraîna sa fille jusqu'à la voiture. "Vite, vite, lui dit-elle ; nos gens sont à danser ; s'ils avaient vent de notre départ, il faudrait subir leurs adieux."

— Mais j'aurais bien voulu leur dire adieu," murmura Lucile. Sa mère la jeta au fond de la berline et s'y élança après elle. "Et Gaston ? demanda la jeune femme complètement étourdie par ces mouvements précipités.

— Viens, mon enfant, Pierre, où est M. le marquis ?"

La leçon de Pierre était faite. Il répondit sans embarras. "Madame, M. le marquis fait charger les bagages sur la vieille chaise. Il prie madame de l'attendre une minute ou deux."

Lucile, poussée par une inspiration secrète, essaya d'ouvrir la portière. La portière de droite, soit hasard, soit calcul, refusa de s'ouvrir. Pour arriver à l'autre, il fallait passer sur le corps de sa mère. Son courage n'alla pas jusque-là. "Julie, dit-elle, voyez donc ce que fait M. le marquis."

Julie, qui était depuis quinze ans au service de Mme Benoit, partit, revint et répondit. "Madame, M. le marquis prie ces dames de ne pas l'attendre. Un trait s'est brisé, on le raccommode, monsieur rejoindra au relais." Au même instant Pierre s'approcha de la portière de gauche, et Mme Benoit lui dit à l'oreille : "Prends la traverse, brûle Dieuze, et droit à Moyenvic !"

La voiture partit au grand trot. C'était, en vérité, une singulière nuit de noces. Mme Benoit triomphait de quitter Arlange et de rouler vers le faubourg en compagnie d'une marquise. Elle se plaignit de la fatigue, de la migraine, du sommeil, et elle se retrancha, les yeux fermés, dans un coin de la voiture, de peur que les réflexions de sa fille ne vinssent troubler la joie tumultueuse qui bouillonnait dans son cœur. La pauvre marce, sans craindre la fraîcheur de la nuit, allongea le cou hors de la portière, écoutant le souffle du vent, et plongeant ses regards humides dans l'obscurité. Au relais de Moyenvic, Mme Benoit jeta le masque et dit à sa fille : "Ne vous écarquillez pas les yeux à chercher votre mari. Vous ne le reverrez qu'au faubourg Saint-Germain."

Lucile devina la trahison, mais elle avait trop peur de sa mère pour lui répondre autrement que par des larmes. "Votre mari, poursuivit, la veuve, est un obstiné qui refusait de vous conduire dans le monde. C'est dans votre intérêt que je lui ai force la main. Il vous aura rejointe dans les vingt-quatre heures, s'il vous aime. Il n'y a pas là de quoi pleurer comme une Agar dans le désert. Je suis votre mère, je sais mieux que vous ce qui vous convient, je vous mène à Paris. Je vous sauve d'Arlange."

— O mon pauvre bonheur ! s'écria l'enfant en tordant ses mains.

— De quoi vous plaignez-vous ? Vous l'aimez, vous l'avez épousé. Vous vous êtes mariée : Que vous faut-il de plus ?

— Ainsi, dit Lucile, voilà donc le mariage ! Ah ! j'étais bien plus heureuse quand j'étais fille. Je voyais mon mari !"

D'Arlange à Paris, elle ne se laissa point de regarder par la portière. Il lui semblait impossible que Gaston ne fût pas à sa poursuite. Dans chaque voiture qui sonnerait la possière de la route, sur tous les chevaux qui accouraient au galop derrière la berline, elle croyait reconnaître son mari. Ce voyage, qui étouffait de joie sa triomphante mère, fut pour elle un serrement interminable d'espérances et de déceptions. Paris, sans Gaston, lui parut une immense solitude, et le faubourg Saint-Germain, abandonné par la moitié de ses habitants, fut pour elle un désert dans un désert.

Le lendemain de son arrivée, le premier objet qu'elle aperçut en ouvrant sa fenêtre fut la figure de Jacquet. Elle descendit en moins d'une seconde : Gaston devait être à Paris ! Elle apprit que, s'il n'était pas arrivé, il ne tarderait guère, et je vous laisse à penser si elle fût le messager d'une si bonne nouvelle. Tandis que Mme Benoit dormait encore du sommeil des heureux, Jacquet raconta les moindres détails du voyage à Dieuze. "Comme il m'aime !" pensa Lucile. Je crois même qu'elle pensa tout haut.